

qu'il est doué de belles qualités, faudra-t-il fermer les yeux sur de très-graves erreurs, et regarder comme peccadilles chez lui ce que nous proclamons monstruosité chez d'autres? Qu'on ne s'y trompe pas: le pur amour de la vérité ne sait pas faire de ces distinctions; il ne laisse jamais passer sans réclamations les erreurs que couvre la manière de dire, quoique les intentions de celui qui parle ou qui écrit soient excellentes.

M. du *Courrier de St. Hyacinthe* affirme que la foi de M. Dunn est certainement plus efficace, plus sincère que la nôtre; que nous sommes nous, chroniqueur de la *Gazette des Campagnes*, un détracteur méconnaissant la charité chrétienne. C'est là le bouquet spirituel d'un sermon sur la charité! Il faut avouer qu'il a bien plutôt l'odeur acide qu'une odeur mielleuse. Ça lui ôte un peu de son prix, mais enfin! Que connaît M. du *Courrier de St. Hyacinthe* relativement à l'efficacité et à la sincérité de notre foi? Pourquoi semble-t-il n'avoir pour elles que du mépris? N'y a-t-il pas là un peu plus que manque de charité? L'injure ne déborde-t-elle pas? Il nous nomme aussi *détracteur*; ce terme est à lui seul un outrage. M. Dunn est pour sûr amplement vengé des torts que nous n'avons jamais eus envers lui.

Peut-être que M. du *Courrier de St. Hyacinthe*, eu égard à la grande vertu dont il a fait preuve en nous recommandant la charité, a cru pouvoir franchir les limites que respectent les gens bien élevés, même ceux qui ignorent ce que c'est que la charité chrétienne? Nous n'en dirons pas davantage là-dessus, car il n'entre pas dans nos habitudes de nous occuper de semblables pauvretés.

Examinons maintenant le plaidoyer que fait M. le Rédacteur du *Courrier* en faveur des passages de la *correspondance* de M. Dunn que nous avons attaqués. Ce plaidoyer nous paraît si faible qu'il tombe de lui-même; il nous donne par conséquent parfaitement raison, ce qui d'ailleurs était facile à prévoir. Il nous met même au fait d'un détail que nous n'avions aucun intérêt à savoir: c'est que notre savant confrère n'entend pas toujours ce qu'il lit, quoiqu'il écrit en fort bon français.

En effet, il prétend d'abord que M. Dunn a été très-exact lorsqu'il a dit que Mgr. Dupanloup attend du Concile la *réconciliation de l'Eglise et de la société moderne*. Pour le faire voir, il cite un extrait de la *Lettre de Mgr. Dupanloup* où il est dit que les pasteurs, au prochain Concile œcuménique, travailleront "à éloigner tout mal de l'Eglise et de la société; à ramener dans le droit sentier de la justice, de la vérité, et du salut les malheureux qui se sont égarés; à réprimer les vices et à repousser les erreurs, afin que notre auguste religion et sa doctrine salutaire acquièrent une vigueur nouvelle dans le monde entier. . . . qu'elle reprenne son empire et qu'aideront si. . . toutes les vertus chrétiennes se fortifient et fleurissent."

M. du *Courrier de St. Hyacinthe* soutient donc que ces paroles de Mgr. Dupanloup peuvent se résumer dans cette phrase de M. O. Dunn: *Mgr. l'évêque d'Orléans attend du Concile la réconciliation de l'Eglise et de la société moderne*. Or, rien de plus inexact, rien même de plus manifestement faux. Pour résumer la pensée de l'illustre prélat, il fallait écrire qu'il espère que la société actuelle abjurera ses erreurs, se purgera de ses vices, cessera d'être ce qu'elle est, en un mot se convertira à Dieu, et non pas que l'Eglise se réconciliera avec la société moderne, car cette dernière formule, inventée par les faux sages du siècle présent, signifie que l'Eglise cessera de regarder d'un aussi mauvais œil qu'elle le fait aujourd'hui la société restant à peu près ce qu'elle est; c'est-à-dire, constituée en dehors des lois divines. Elle ne peut pas signifier autre chose, puisque l'Eglise voit d'un œil indifférent toutes les diverses formes de gouvernement; et comme elle laisse la société parfaitement

libre de subir toutes les transformations qu'elle voudra, pourvu que les lois de Dieu soient respectées; comment peut-on lui parler de réconciliation, s'il ne s'agit que de ces transformations? La réconciliation suppose rapprochement; or, l'Eglise n'ayant jamais manifesté d'antipathie pour aucune forme gouvernementale légitime, n'a pas de réconciliation à faire avec la société. La société civile doit reconnaître l'autorité de Dieu et de l'Eglise; puis s'y soumettre; voilà tout: de réconciliation, il ne peut pas en être question. Encore une fois, cette formule: *l'Eglise se réconciliera avec la société moderne*, est une de ces expressions captieuses qui sont au service des ennemis de l'Eglise, et elle comporte nécessairement l'idée de sacrifice des principes.

Que M. Dunn n'ait pas voulu dire ce qu'il dit, qu'il ait voulu dire tout autre chose, nous l'accordons très-volontiers; mais enfin ce n'est pas notre faute ni celle d'aucun autre, s'il s'exprime mal, d'une façon vicieuse et dangereuse, tout en pensant bien dire. Nous prenons ce qu'il écrit et nous l'interprétons dans son sens le plus naturel.

M. le Rédacteur du *Courrier de St. Hyacinthe* a beau faire des commentaires et des citations dans le but de justifier la phrase incriminée de M. Dunn, il n'en viendra pas à bout. Tout ce qu'il cite n'a rien de commun avec cette malencontreuse phrase, et quoiqu'il en dise, l'idée de réconcilier l'Eglise avec la société moderne ne se trouve nullement dans la bulle de convocation du Concile. Ce qu'on y lit est ceci: "L'Eglise et la société civile sont en proie à de grands maux: il faut les faire disparaître." Bien habile et bien clairvoyant est celui qui trouve l'idée de réconciliation comprise là-dedans.

Un malheureux hasard veut encore que la phrase dont il vient d'être question soit dans le voisinage du fameux paragraphe qui nie l'infaillibilité de l'Eglise. Ça lui donne un sens encore plus louche. Il est fort à déplorer que tout aille ainsi de travers à un moment donné dans la correspondance de M. Dunn, et que, malgré lui, il ait bien réellement formulé la quintessence de la doctrine impie et révolutionnaire.

La raison qu'apporte M. du *Courrier de St. Hyacinthe* pour justifier le paragraphe où M. Dunn nie involontairement l'infaillibilité de l'Eglise, est des plus singulières. C'est une *erreur de mot*, dit-il, et nullement une *erreur doctrinale*. Mais nous aimerions bien savoir si l'erreur doctrinale peut se produire sans *erreur de mots*. Si l'on veut voir de quelle importance il est pour la doctrine de ne pas commettre d'*erreur de mots*, qu'on lise l'histoire des anciennes hérésies, de toutes, on peut dire, et de plus, qu'on fasse attention à l'extrême sévérité de l'Eglise, eu égard aux termes que l'on emploie quand il s'agit de la doctrine. Dans le cas présent, l'*erreur de mot* est considérable, puisqu'elle mène à nier l'infaillibilité de l'Eglise. Nous voulons bien admettre que M. Dunn n'a pas erré sciemment, malicieusement, mais encore une fois, qu'est-ce que cela fait? Une hérésie, qu'elle soit formulée par un homme pieux ou par un impie, est toujours une hérésie, et la bonne foi de l'auteur ne change pas la nature des propositions qu'il émet: si elles sont dangereuses, hérétiques, elles demeurent dangereuses et hérétiques. Fénelon avait écrit son livre intitulé: *Maximes des Saints*, avec la plus grande bonne foi du monde; c'était même un sentiment de grande piété qui l'avait déterminé à le composer; cependant, l'Eglise a condamné ce livre et en a défendu la lecture sous peine d'excommunication *ipso facto*. Fénelon ne voulait certes pas enseigner une fausse doctrine; comme M. Dunn il n'a commis que des *erreurs de mots*. Son livre n'a pas été jugé innocent pour cela.

M. du *Courrier de St. Hyacinthe* dit que dans ce paragraphe il ne s'agissait que de la seule Eglise de France. Mais alors